

de toute nécessité prendre pour la première fois de ma vie le gilet de flanelle sur la peau, ce qui m'a beaucoup soulagé. Je continue à le porter. Il paraît nécessaire dans ce climat que les Anglais eux-mêmes nés à Londres s'accordent à regarder comme mauvais. A combien plus forte raison doit-il l'être pour des étrangers surtout à l'époque où il faut acheter l'air du pays. Il est certainement le pire de tous ceux où j'ai vécu. J'ai été obligé d'y être habillé le double de ce que j'étais à Québec ayant été obligé de porter habituellement deux gilets, habit et redingote, excepté hier, le seul jour un peu chaud que j'ai senti jusqu'à présent.

Il me semble que vous me demandez après les nouvelles de ma santé celle de ma situation. A cela je dois répondre bien, quand je la compare à celle des autres émigrés dont les neuf dixièmes et plus sont bien plus à plaindre que moi. On compte 400 à 500 ecclésiastiques qui se passent des secours du gouvernement qui sont de 35 shellings par mois mais plus de cinq mille y sont réduits. Je m'y suis fait inscrire par précaution il y a un mois, mais je n'en ai pas encore profité. Je peux m'en passer pour plusieurs mois encore, et j'espère surtout avec le temps, avoir les moyens de n'y avoir jamais recours. Je vous parlais dans ma dernière de la manière pleine d'honnêteté dont milord m'avait fait des offres à Portsmouth. Il me les a réitérées à Londres il y a quatre mois et je les ai acceptés étant alors dans le cas. J'ai l'honneur de dîner quelques fois chez lui. Je me suis trouvé logé le 29 7 bre à deux ou trois minutes de la maison qu'il a louée au mois de 9 bre. Deux fois par semaine je donne des leçons à ses